QUAND ON REFUSE
ON DIT NON

AHMADOU KOUROUMA

QUAND ON REFUSE ON DIT NON

roman

TEXTE ÉTABLI PAR
GILLES CARPENTIER

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 2-02-068022-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux courtisans ébahis dont aucun ne croyait que la menace serait mise à exécution, Djigui lança la fameuse parole samorienne : « Quand un homme refuse, il dit non », et joignant l'acte à la parole, il commanda qu'on harnachât incontinent son coursier.

Ahmadou Kourouma,
Monnè, outrages et défis

Quand on refuse on dit non

I

Le singe qui s'est échappé en abandonnant le bout de sa queue dans la gueule du chien n'a pas dans l'échappée la même allure que les autres de la bande.

Quand j'ai su que la guerre tribale avait atterri en Côte-d'Ivoire… (La République de Côte-d'Ivoire est un État de la côte occidentale de l'Afrique. Elle est comme toutes les républiques foutues de cette zone, démocratique dans quelques domaines mais pourrie jusqu'aux os par la corruption dans tous les autres.)

Quand j'ai su que la guerre tribale y était arrivée, j'ai tout laissé tomber et je suis allé au maquis (bar mal fréquenté) pour me défouler (me libérer des contraintes, des tensions). Je me suis défoncé et cuité (drogué et soûlé). En chancelant et en chantant, je suis rentré à la maison. En arrivant, j'ai crié

haut plusieurs fois à l'intention de Sita, la femme de mon cousin : « Je m'en fous, la guerre tribale est là. » Je suis allé dans ma chambre et j'ai sombré dans le sommeil.

A mon réveil, tout le monde était autour de moi. Il y avait Sita ma tutrice, la femme de mon cousin, ses enfants, les enfants des cousins et d'autres personnes. Tous me regardaient comme une bête sauvage tirée du fond de la brousse par un chasseur. Et Sita m'a demandé :

« Petit Birahima, qu'as-tu fait ? Est-ce que c'est bien, ce que tu as fait ? »

J'ai répliqué :

« Je m'en fous, je m'en fous. La guerre tribale est arrivée en Côte-d'Ivoire. Hi Pi ! »

J'ai mis le pied dans le plat pour provoquer Sita. Je leur ai déclaré tout haut, à eux qui étaient RDR dioulas (musulmans nordistes) et opposants :

« Le président Gbagbo a beau être bété (Bété est le nom d'une tribu de la profonde forêt de la Côte-d'Ivoire), c'est un type bien. Le président Gbagbo est le seul à avoir été un vrai garçon sous Houphouët, le seul à avoir eu du solide entre les jambes. Il a été le seul opposant à Houphouët (Houphouët a été le dictateur bonasse et rancunier du pays pendant la guerre froide). »

Ces déclarations ont rendu folle Sita. Elle m'a

infligé une bonne gifle et des coups de poing bien appuyés. A chaque coup de poing, je répondais :

« Gbagbo le président est un type bien ! »

Pan !

« C'est un Bété mais un type bien ! »

Pan !

« Un type bien ! »

Et ainsi de suite. Les coups de Sita et mes répliques ont duré près de cinq minutes.

Entre-temps mon cousin est arrivé. En entendant mes répliques, il a été écœuré (écœuré signifie, d'après mon dictionnaire, dégoûté). Il a ronchonné, il a rebroussé chemin et il est parti vers sa clinique. Je ne devais jamais plus le revoir car c'est quelques jours après que la guerre tribale est arrivée pour de bon à Daloa. C'est à Daloa que je me trouvais quand j'ai quitté le pays sauvage et barbare du Liberia.

Sita, sa femme, je l'ai revue. Elle était professeur de français au lycée de Daloa. C'est auprès d'elle que j'ai eu à raconter ce blablabla.

Mais avant d'entrer dans la guerre tribale en Côte-d'Ivoire, suite ininterrompue de massacres et de charniers barbares, je vais vous présenter mon pedigree (d'après mon dictionnaire, pedigree signifie vie de chien errant sans collier).

Un jour, ça viendra, je serai peinard comme un enfant de développé (développé signifie ressortissant d'un pays développé. Un pays du Nord où il fait froid, où il y a de la neige), et tous les enfants d'Afrique avec moi. Allah l'omniprésent qui est au ciel n'est pas pressé mais il n'oublie jamais aucune de ses créatures sur terre. Même au vautour aveugle, il accorde sa pitance journalière (sa pitance signifie sa nourriture, son attiéké). Pourquoi il m'oublierait, moi, petit Birahima, qui ai commencé à régulièrement courber mes cinq prières journalières ? Bon, pour le moment, c'est pas ça ; pour le moment, ça marche pas fort, le calvaire continue (calvaire signifie, d'après mon dictionnaire, la merde, le bordel). Mais Allah n'est pas obligé de m'accorder tout de suite l'argent à profusion, pour acheter un gbaga et marier Fanta, la plus belle femme du monde. Moi, Birahima, je suis dingue de Fanta. Faforo (cul de mon papa) !

Après les guerres tribales du Liberia et de Sierra Leone, je croyais que c'était le comble (signifie le summum, l'apogée). Non, le bordel dans la merde au carré continue. Me voilà perdu et vagabondant dans les massacres et les charniers barbares de la Côte-d'Ivoire. (En Côte-d'Ivoire, les armées loyalistes et rebelles massacrent les habitants et entassent les cadavres dans un trou. C'est ce qu'on appelle un charnier.)

C'est toujours moi, petit Birahima, qui vous ai parlé dans *Allah n'est pas obligé*.

Il y a quatre ou six mois (je ne sais exactement combien), j'ai quitté le Liberia barbare de Charles Taylor, son dictateur criminel et inamovible. Je me présente à ceux qui ne m'ont pas rencontré dans *Allah n'est pas obligé*. Je suis orphelin de père et mère. Je suis malpoli comme la barbiche d'un bouc. J'emploie des gros mots comme gnamokodé (putain de ma mère), faforo (cul de mon papa), walahé (au nom d'Allah). Je parle mal, très mal le français, je parle le français de vrai petit nègre d'un enfant de la rue d'Abidjan, je parle le français d'un gros cuisinier mossi d'Abidjan. Walahé (au nom d'Allah) !

J'ai fait l'enfant-soldat (small-soldier) au Liberia et en Sierra Leone. Je recherchais ma tante dans ces foutus pays. Elle est morte et enterrée dans ce bordel de Liberia là-bas (bordel de pays signifie cloaque, bourbier). Je pleurerai toujours ma tante. Une bonne musulmane qui me cuisait toujours du riz à sauce graine avec gombos. Faforo (cul de mon père) !

J'ai été recueilli par mon cousin Mamadou Doumbia, docteur à Daloa en Côte-d'Ivoire. Daloa est une ville en pleine terre bété. C'est la capitale du pays bété. Le Bété, c'est une ethnie, une tribu ivoirienne de la forêt profonde dont nous parlerons beaucoup.

(Quand c'est un groupe de blancs, on appelle cela une communauté ou une civilisation, mais quand c'est des noirs, il faut dire ethnie ou tribu, d'après mes dictionnaires.)

Les Bétés sont fiers d'avoir plein d'ivoirité ; ils parlent toujours de leur ivoirité (ivoirité : notion créée par des intellectuels, surtout bétés, contre les nordistes de la Côte-d'Ivoire pour indiquer qu'ils sont les premiers occupants de la terre ivoirienne). Les Bétés n'aiment pas les Dioulas comme moi parce que nous sommes opportunistes, versatiles et obséquieux envers Allah, avec les cinq prières journalières (opportunistes et versatiles signifient que nous changeons à chaque occasion comme des caméléons). Et nous, les Dioulas, sommes toujours en train d'acheter des fausses cartes d'identité pour avoir et obtenir l'ivoirité. Nous sommes toujours en train de réclamer les terres que les Bétés nous avaient vendues pendant les périodes où la terre appartenait à ceux qui la cultivaient. La période bénie du dictateur roublard, sentencieux et multi-milliardaire Houphouët-Boigny. Les Bétés ont commencé à chasser les Dioulas et à reprendre les terres du pays bété quand Gbagbo est monté au pouvoir par des élections contestées. Au cours de ces élections, la gendarmerie est allée chercher des Dioulas en ville et les a fusillés comme des lapins. Puis les a

largués à la décharge de Yopougon comme les vraies ordures. Ça puait. Ça empestait tout le quartier. On les a balancés dans un trou béant creusé sur place et on a appelé cela le charnier de Yopougon. Le fameux charnier de Yopougon ! Le charnier de Yopougon a été le premier. Beaucoup de charniers allaient suivre dans la guerre tribale et barbare de la Côte-d'Ivoire. Malgré de nombreux charniers, les Dioulas sont toujours nombreux en Côte-d'Ivoire. Ils pullulent comme des cancrelats, des sauterelles, à Daloa et dans tout le pays bété environnant.

J'ai déjà dit que mon cousin Mamadou Doumbia m'avait mis comme apprenti chauffeur chez Fofana, un Dioula comme lui et moi. Il m'a placé à l'école coranique chez Haïdara, un imam (chef religieux), pour que j'apprenne les versets du Coran. Haïdara est aussi un Dioula. Malinkés, Sénoufos, Mossis, Gourounsis, etc., sont kif-kif pareils des Dioulas pour un Bété. En réalité, les vrais Dioulas sont des Malinkés comme moi. Nous, les Malinkés, sommes une race, une ethnie, une tribu du Nord de la Côte-d'Ivoire. Nous grouillons dans tous les pays sahéliens de l'Afrique de l'Ouest : Guinée, Mali, Sénégal, Burkina, etc. Partout en train de chercher à faire du profit avec du commerce plus ou moins légal. Les Dioulas ou Malinkés n'aiment pas les Bétés, ils se moquent d'eux. Ils les trouvent très violents et très

grégaires (qui suivent docilement les impulsions du groupe dans lequel ils se trouvent). Les Bétés sont toujours prêts à manifester et à tout piller (les maisons et les bureaux). Ils sont toujours prêts à se battre.

Moi, petit Birahima, j'ai déjà dit que je suis un Dioula comme mon patron Fofana et comme mon maître Haïdara. Fofana est un Dioula qui possède quatre gbagas (camionnettes Renault pour le transport en commun). Il est marié à quatre femmes. La dernière est la préférée, elle est bien instruite. Elle a une licence et enseigne l'anglais dans un lycée de la ville. Fofana courbe régulièrement les cinq prières par jour et jeûne pendant tout le mois de ramadan.

Mon maître Haïdara est un imam. Il est obséquieux envers Allah. Il le prie et dit le chapelet tout le temps. Il jeûne pendant tout le mois de carême et trois jours par semaine les autres mois de l'année. Il enseigne l'arabe et le français dans un établissement appelé une medersa.

Voilà ce que je peux dire sur moi et sur mon environnement. Ceux qui veulent savoir plus que ça sur moi et mon parcours n'ont qu'à se taper *Allah n'est pas obligé*, prix Renaudot et neuf autres prix prestigieux français et internationaux en 2000, et traduit dans vingt-neuf langues étrangères. C'est pour dire qu'ils n'auront pas une trop mauvaise lecture.